

—Vous êtes un couscrit réfractaire ; je l'ai deviné. Je suis prophète, moi...

Un nouvel éclat de rire, niuis et hébété, accompagna ces paroles

—Prophète, ce n'est pas sûr, répondit Léon en souriant.

—Ne dites pas non, reprit le fou avec un accent d'autorité, l'archange Michel ne peut se tromper. Vous avez raison, jenne homme de ne pas vouloir être soldat ; vilain état, allez ! Moi qui vous parle, j'avais un fils, grand garçon de six pieds et robuste. Dieu ! quels bons coups de main il donnait à l'ouvrage ! Oh ! il y a longtemps, bien longtemps de ça... A vingt ans il était *bouriaire* à la ferme de Grandsac, belle condition, ma foi !... Si jeune, il faisait l'admiration de tout le pays ! pauvre Laurent... Eh bien, il tomba au sort. Il me dit : " Père, je ne veux pas partir, je resterai avec toi." Et il se cacha dans le Tindoul. Mais un jour les gendarmes vinrent, et l'emmenèrent. Depuis ce temps, il n'est pas revenu ; il est mort dans une *autre France* en combattant les ennemis !... Pauvre Laurent, va !

En rappelant ces souvenirs, si cruels encore pour lui, Sylvain ne pleurait pas, car sans doute, il n'y avait plus de larmes dans ses yeux hagards et desséchés, mais sa voix avait une inflexion déchirante qui allait à l'âme, on regrettait, en l'écoutant, que la funeste maladie qui lui avait ôté la raison ne lui eût pas ôté aussi la mémoire.

Cependant Léon était trop préoccupé du but de son voyage pour s'arrêter longtemps aux récits d'un insensé. Aussi chercha-t-il à rompre l'entretien, en disant à Sylvain d'un ton de bienveillance :

—Oui, oui, mon brave homme, je sais que vous avez été bien malheureux ; mais vous me conterez cela une autre fois. Je suis pressé, on m'attend aux forges de Boussac. Nous nous reverrons. Allons... adieu, adieu.

Et après avoir salué de la main le vieux mendiant, il s'éloignait rapidement. Mais Sylvain, qui avait conçu pour lui une affection toute particulière, n'était pas homme à lâcher prise. En quelques enjambées il eut atteint Léon, et reprit avec son rire saccadé :

—Ah ! vous allez aux forges de Boussac ? eh bien, nous ferons route ensemble. Que m'importe d'aller ici ou là, moi qui suis l'archange envoyé de Dieu ! D'ailleurs, la dame et la demoiselle de Boussac sont bonnes pour moi ; quand je viens à la forge, elles me donnent du pain de froment ; en hiver, elles me permettent d'aller me chauffer au fourneau où les ouvriers travaillent ! Oui, oui, j'irai à Boussac avec vous. L'archange Michel doit vous protéger.

Léon eût préféré sans contredit continuer seul sa route ; mais comment s'opposer à l'innocente familiarité du pauvre insensé, qui d'ailleurs ne paraissait pas plus disposé à céder aux ordres qu'aux prières ? Ils marchèrent donc côte à côte et en silence ; au bout de quelques minutes, Léon avait oublié Sylvain.

Ce n'était pas le compte du vieux vagabond, essentiellement causeur avec ceux qu'il honorait de son affection.

—Dites donc, monsieur, reprit-il, comme frappé tout à coup d'un souvenir agréable, vous m'avez donné un bel écu pour payer du vin de Marcillac, savez-vous ?

—Je vous en donnerai un autre si vous voulez retourner à l'auberge et boire du vin de Marcillac à ma santé.

—A l'auberge ! répéta Sylvain en contournant ses yeux de manière à n'en montrer que le blanc, ce qui était chez lui le signe de quelque sentiment violent, ne retournez pas à l'auberge ce soir, je vous le conseille.

Et pourquoi cela, je vous prie ?

—Pourquoi ? l'archange Michel passera par là ce soir, et les gendarmes y seront grillés comme des damnés en enfer.

Léon haussa les épaules et ne daigna même pas chercher un sens dans les paroles du mendiant. Cependant il répondit avec indifférence pour flatter la manie prophétique de son compagnon :

—Je serais fâché que l'archange Michel eût de mauvais

cesses sur cette auberge ; elle contient mes effets, et s'il arrivait malheur à la maison, je perdrais ce que j'ai de plus précieux au monde.

Sylvain le regarda fixement.

—Oui, vous avez raison, reprit-il ; je n'y avais pas songé ! Mais ne craignez rien. Le saint archange a pour vous de l'amitié.

Et comme Léon, malgré sa pitié pour l'infortune de son compagnon, détournait la tête d'un air d'ennui.

—Vous n'avez jamais vu l'archange Michel, n'est-ce pas ? poursuivit Sylvain, venez me trouver quelque nuit dans le Tindoul ou dans la grotte des Trois-Chênes, je vous le montrerai. Vous serez bien reçu, je vous le promets. Une nuit ma maison brûla, avec la moisson et le foin de l'année ; je fus ruiné. Le lendemain, comme j'étais à pleurer à côté des débris de ma maison, l'archange Michel m'apparut tout à coup et me dit : " C'est moi qui ai mis le feu à la ferme ; quand j'en aurai brûlé sept dans la commune, je m'arrêterai. Tu es mon favori ; c'est bien." Depuis ce temps, il a tenu parole ; il y a déjà six fermes de brûlées ; il n'en manque plus qu'une pour faire le compte. Tenez, voici l'heure où l'archange Michel va se lever ; quand le soleil sera couché là-bas derrière ces grands nuages, l'archange sortira de là ; il a un habit rouge, des ailes d'or, et il tient à sa main une grande lance. Je l'ai vu si souvent à la procession de Rhodéz ! Dès que la nuit approche, il prend son vol ; il s'arrête là-bas au sommet de la Buegne, plonge sa lance dans le feu de la montagne et en retire un morceau de charbon embrasé. Alors il recommence à voler bien haut, bien haut, et, quand il passe sur la maison marquée pour périr, il laisse tomber son charbon enflammé ; alors la maison brûle toute la nuit.

Malgré l'extravagance de ces rêveries, Léon n'eût pas osé en rire, quand même il n'eût pas été préoccupé par d'autres pensées, tant les paroles, les gestes et jusqu'au son de voix du vieux mendiant avaient une expression sinistre en ce moment.

Il le regarda avec une véritable terreur et il allait peut-être le presser de questions pour distinguer ce qu'il y avait d'imaginaire et de réel dans ces étranges révélations, lorsque la vue de l'usine, qui apparut tout à coup à un coude du chemin, absorba son attention.

Les forges de Boussac étaient un vaste établissement renommé avec raison dans tout le pays. Il se composait de plusieurs corps de logis, séparés les uns des autres par des cours et surmontés de cheminées gigantesques qui lançaient en tout temps à l'air phère des jets d'une fumée noire et épaisse. La rivière, comme nous l'avons dit, longeait un des flancs de l'usine et mettait en mouvement la roue monstrueuse qui communiquait aux machines intérieures une bruyante activité. A mesure que l'on approchait, on était assourdi par le grincement des rouages, le sifflement du feu dans les fourneaux, le roulement des eaux dans les conduits souterrains, les coups répétés des marteaux sur les enclumes, le cliquetis des barres de fer que remuaient les travailleurs. C'était le mouvement, l'action, le bruit d'une ville ouvrière au milieu d'une campagne.

L'entrée principale faisait face à l'avenue que suivaient les voyageurs. Les deux battants de cette porte étaient ouverts pour le passage continuel des charriots, et on pouvait déjà plonger un œil curieux dans la première cour entourée de bâtiments.

Deux ailes égales semblaient destinées à servir de magasins. A gauche, en entrant, une jolie maison blanche, parfaitement distincte des autres constructions, quoiqu'elle y communiquât par une petite galerie, était l'habitation du propriétaire-directeur de l'usine.

Sous le bâtiment qui faisait face à l'entrée, s'ouvrait une voûte grillée conduisant aux ateliers ; mais comme cette voûte ne se trouvait pas devant la porte même, il était impossible d'apercevoir du dehors l'intérieur de l'usine. Pour comble de précautions, le défiant propriétaire avait fait placer au-dessus